

LUCA BOSCHETTO

Les humanistes et le portrait d'Eugène IV

[stampato in *Humanistes, clercs et laïcs dans l'Italie du XIII^e au début du XVI^e siècle*. Etudes réunies par Cécile Caby et Rosa Maria Dessì, Turnhout, Brepols, 2012, pp. 297-318].

* *Il testo qui riprodotto in formato digitale, messo a disposizione per fini di studio e ricerca, è destinato a un uso strettamente personale e in nessun caso può essere impiegato a scopi commerciali.*

LES HUMANISTES ET LE PORTRAIT D'EUGÈNE IV

LUCA BOSCHETTO
Università di Firenze

Eugène IV, dans le siècle Gabriele Condulmer, passa loin de Rome près de dix ans de son long pontificat (1431-1447). Contraint de laisser précipitamment la Ville dès les premiers jours de juin 1434, le pape vénitien n'y revint qu'en septembre 1443. Comme on le sait, Eugène IV et sa cour passèrent la majeure partie de cette période à Florence. Le pape y séjourna à deux reprises : une première fois aussitôt après sa fuite, entre juin 1434 et avril 1436 ; puis à nouveau, après deux ans et demi passés entre Bologne et Ferrare, entre 1439 et mars 1443. Au cours de ce dernier séjour, Florence fut également le siège du concile qui devait aboutir à la réunion – certes très éphémère – entre les Églises d'Orient et d'Occident. La présence prolongée de la cour pontificale et du concile eut, comme cela a été souligné à plusieurs reprises, un profond impact sur la société florentine et elle ne manqua pas de se répercuter sur la vie culturelle et religieuse de la cité. Mais Eugène IV et sa curie furent à leur tour marqués par l'expérience du séjour sur les rives de l'Arno : ils en repartirent chargés des suggestions recueillies dans une ville qui, sur le plan artistique et culturel, n'avait pas d'égale à l'échelle de l'Italie. En outre, c'est précisément au cours des années passées à Florence que le pape attint certains des plus importants objectifs politiques et religieux de son pontificat, comme la reconquête d'une part notable des États de l'Église, obtenue grâce au soutien décisif fourni par les alliés florentins et vénitiens, mais aussi la réaffirmation, au terme d'une lutte très violente avec les pères de Bâle, de sa primauté de *verus vicarius Christi*¹.

Comme on peut le percevoir au fil des discours officiels, des *orationes*, des dédicaces de manuscrits adressés à Eugène IV au cours de son premier séjour florentin, c'est précisément dans la ville toscane que prit forme l'image d'Eugène IV qui nous est encore aujourd'hui familière : celle d'un « uomo di sanctissima vita et costumi » (selon la définition contenue dans la biographie de Vespasiano da Bisticci), connu pour les liens étroits qu'il entretenait depuis sa jeunesse avec le

1. Sur la figure d'Eugène IV et sur son pontificat, voir en premier lieu D. HAY, « Eugenio IV », dans *Enciclopedia dei Papi*, II, Rome, 2000, p. 634-640, avec bibliographie en appendice ; de même L. PASTOR, *Storia dei Papi dalla fine del Medio Evo*, I, *Storia dei Papi nel periodo del Rinascimento (Martino V, Eugenio IV, Niccolò V, Callisto III) fino all'elezione di Pio II*. Nuova versione italiana di Mons. Prof. Angelo Mercati, Nuova edizione interamente rifatta sull'ultima edizione tedesca, Rome, 1958, p. 293-301 ; toujours utile la biographie de J. GILL, *Eugenius IV Pope of Christian Union*, Westminster, Maryland, 1961.

monde monastique et le mouvement de l'observance, mais largement indifférent, pour ne pas dire défiant, envers les *humanae litterae*². Le but de ces pages est précisément de chercher à expliquer les motifs qui poussèrent tant de lettrés gravitant pendant ces années autour de la curie à proposer une image du pontife aussi différente de celle qui avait accompagné Eugène au cours des toutes premières années de son pontificat, ou même quand il était encore cardinal. Une image, au demeurant, qui, tant d'un point de vue historique que culturel, est bien loin de rendre compte de la personnalité complexe du pape vénitien.

Comme Enea Silvio Piccolomini devait l'observer au lendemain de la mort d'Eugène IV, il était en effet difficile de trouver un autre pontife « sous le règne duquel ait pu avoir lieu un nombre aussi important d'événements hostiles et un tel nombre d'événements favorables ». L'observation se référait aux multiples défis que le pape avait dû affronter de la fuite de Rome en juin 1434, à la perte, au cours des premières années de son pontificat, d'une grande partie du territoire des États de l'Église sous les coups des *condottieri* à la solde des Visconti, jusqu'à la lutte très violente qui l'avait opposé au concile de Bâle et, à partir de 1439, à l'antipape Félix V. Quant aux « événements favorables », Enea Piccolomini avait sans doute à l'esprit la reconquête progressive du domaine temporel de l'Église et surtout le succès de l'union entre les Églises latine et orientale lors du concile de Ferrare-Florence, qui fut décisif pour soustraire à Bâle le soutien de presque tous les États européens et pour emporter la victoire contre les partisans des théories conciliaristes³. Du reste, cette ambivalence est également perceptible sur le terrain culturel. C'est alors que trouvèrent place à l'ombre de la curie deux filons culturels en apparence contradictoires. D'une part, des recherches indépendantes, caractérisées par une empreinte "laïque" originale et qui n'étaient vraisemblablement pas sans lien avec les espaces de liberté ouverts à la cour pontificale dans le contexte des débuts désordonnés et tumultueux du pontificat d'Eugène. D'autre part, au contraire, une production soutenue avec un enthousiasme toujours crois-

-
2. Ce portrait figure dans Vespasiano da Bisticci, *Le Vite*, éd. A. GRECO, 2 vol., Florence, 1970-1976, I, p. 3-27. Le thème du rapport personnel entre Eugène IV et la culture, notamment la culture humaniste, est un problème qui n'a été résolu que superficiellement, par le recours à la formule de grand succès forgée par Georg Voigt, selon laquelle « le souffle de l'humanisme » n'aurait jamais pénétré dans la « cellule » du pape, une allusion aussi bien aux années passées par le jeune Gabriele Condulmer dans la communauté des chanoines séculiers de San Giorgio in Alga, qu'à la prédilection particulière que le pontife nourrissait envers les ordres religieux de tout genre : voir G. VOIGT, *Il risorgimento dell'antichità classica ovvero il primo secolo dell'Umanismo*, traduction et notes D. VALBUSA, 2 vol., Florence, 1888-1890 (rééd. anastatique, Florence, 1968), II, p. 28-52, en part. p. 29-30.
 3. *Vix Pontificem invenies*, disait en effet Enea Piccolomini, *sub quo plura & adversa & secunda contigerint*. Le portrait d'Eugène, dont on dit également, tout en en reconnaissant la haute stature, que *Sine mensura erat, & non quod potuit, sed quod voluit aggressus est*, est inséré dans la lettre qu'Enea écrivit à l'empereur Frédéric III auprès duquel il était orateur, pour rendre compte du conclave qui aurait élu Tommaso Parentucelli au siège pontifical. Cf. *Aeneae Silvii Senensis Federici Romanorum Regis Secretarii & Oratoris de morte Eugenii IV creationeque & coronatione Nicolai V summorum Pontificum Oratio coram ipso Rege habita Anno MCCCXLVII* (dans *RIS*, 3/2, Milan, 1734, col. 878-898, en part. col. 890-891).

sant par le pape, qui voit l'humanisme se mettre pour ainsi dire « au service de l'observance », comme cela a récemment été souligné⁴.

Pour se convaincre que les années qui suivirent la fuite de Rome en 1434 eurent une telle importance dans la construction d'une nouvelle image d'Eugène IV, il suffit de comparer les discours et les dédicaces adressés avant cet événement traumatisant, au cardinal Gabriele Condulmer, d'abord, et au pape Eugène IV ensuite, avec les écrits similaires qui furent adressés au pape à Florence⁵. Deux éléments principaux méritent d'être relevés. En premier lieu, dans les dédicaces antérieures au séjour florentin, on chercherait en vain la moindre référence à la dévotion d'Eugène, à sa rigueur religieuse, en somme à la "sainte" vie du personnage, autant de motifs qui deviennent ensuite extrêmement fréquents. En second lieu, les textes qui lui furent alors dédiés et présentés se caractérisent par une remarquable variété de sujets et de style et ne se limitent en aucun cas aux thématiques chères à la littérature patristique ou dévote, à l'hagiographie ou à la poésie religieuse, comme cela allait se vérifier avec une fréquence toujours accrue dans les années suivantes. Certes, tant durant son cardinalat que durant les premières années de son pontificat, Eugène n'échappa pas à la dédicace de certaines traductions latines de Plutarque et d'autres auteurs grecs, comme Lucien, qui au cours des premières années du XV^e siècle jouissait d'un succès notable dans les milieux curiaux et parmi les prélats les plus influents. Au nombre des premières œuvres dédiées à Condulmer alors qu'il était encore cardinal figurent ainsi les traductions latines du *Criton* de Platon et de l'*Ad principem ineruditum* – intitulé dans la

-
4. Voir R. FUBINI, « Papato e storiografia nel Quattrocento. Storia, biografia e propaganda in un recente studio », *Studi Medievali*, 18, 1977, p. 321-351 (désormais dans Id., *Storiografia dell'Umanesimo in Italia da Leonardo Bruni ad Annio da Viterbo*, Rome, 2003, p. 211-248, sous le titre « Papato e storiografia nel Quattrocento »). Sur l'usage conscient des ressources de la culture humaniste au service des exigences de l'Église, en rapport étroit avec le mouvement de réforme religieuse fortement soutenu par Eugène IV, C. CABY, « Entre observance et humanisme. Définitions et pratiques d'une orthodoxie culturelle dans l'ordre camaldule », dans *Orthodoxie, christianisme, histoire. Orthodoxy, christianity, history*, éd. S. ELM, É. REBILLARD et A. ROMANO, Rome, 2000, p. 3-22; et EAD., « L'humanisme au service de l'observance. Quelques pistes de recherche », dans *Humanisme et Église en Italie et en France Méridionale (XV^e siècle – milieu du XVI^e siècle)*, sous la direction de P. GILLI, Rome, 2004, p. 115-148.
5. Il s'agit d'une production qui n'a survécu que de façon fragmentaire, mais qui devait avoir à l'origine des dimensions exceptionnelles. Sur l'art oratoire, voir la bibliographie citée dans W. BRACKE, « Le orazioni al pontefice », dans *Alle origini della nuova Roma. Martino V (1417-1431)*, Atti del convegno, Roma, 2-5 marzo 1992, éd. M. CHIABÒ et al., Rome, 1992, p. 125-142, ainsi que les travaux de J. M. McMANAMON, *Funeral Oratory and the Cultural Ideals of Italian Humanism*, Chapel Hill-London, 1989 et J. W. O'MALLEY, *Praise and Blame in Renaissance Rome. Rhetoric, Doctrine, and Reform in the Sacred Orators of the Papal Court, c. 1450-1521*, Durham, 1979. Sur le rituel qui préside à la réalisation des livres expressément confectionnés pour le pape, voir les remarques de M. MIGLIO, « Dedicare al pontefice: immagini di "traditio" in codici del Quattrocento », dans *Immaginare l'autore. Il ritratto del letterato nella cultura umanistica*. Convegno di studi – Firenze, 26-27 marzo 1998, éd. G. LAZZI-P. VITI, Florence, 2000, p. 81-87, en part. p. 81-82.

version adressée à Eugène, *Quid principem decet* –, un opusculé “politique” de Plutarque tiré des *Moralia*. Toutes deux sont le fruit du travail de Rinuccio da Castiglione, un humaniste entré au service du cardinal Condulmer quand celui-ci était légat à Bologne et qui s’était ensuite transféré à la curie en 1424, en même temps que son patron⁶.

L’examen des lettres de dédicace ouvrant ces deux textes, par-delà le caractère conventionnel des déclarations de Rinuccio, permet d’observer que le cardinal n’y est absolument pas célébré pour ce qui deviendront plus tard les traits distinctifs du pontife, à savoir la sainteté de vie et l’intégrité des mœurs, qui ne sont mentionnées qu’en passant. À l’inverse, Condulmer est loué, dans la première de ces préfaces, pour l’habileté dont il a fait preuve dans l’exercice de son activité de gouvernement, en lien avec sa charge de gouverneur de Bologne. Quant à la dédicace du texte platonicien, elle insiste sur sa passion pour les études littéraires et la philosophie. S’adressant à son patron, Rinuccio rappelle que l’idée lui est venue de se consacrer à la traduction du texte de Plutarque, « dans lequel sont exposées de façon synthétique mais exhaustive les actions qu’il convient à un prince de suivre et celles dont il doit au contraire s’abstenir pour être digne du principat », pour que tous ceux « qui louent ton gouvernement et approuvent la façon dont tu administres une si grande quantité d’affaires comprennent que, par ce jugement, ils ne s’écartent nullement des opinions des plus grands philosophes »⁷. Dans la dédicace du *Criton*, en revanche, la principale louange adressée au cardinal est le fait « que plus que tous les autres mortels, non seulement tu apprécies, mais tu aimes les études des bonnes arts » (*quod praeter ceteros mortales non solum diligis, sed amas studia artium bonarum*)⁸.

-
6. En général sur Rinuccio (1395-1457) et ses traductions, cf. D. P. LOCKWOOD, « *De Rinucio Aretino Graecarum Litterarum Interprete* », *Harvard Studies in Classical Philology*, 24, 1913, p. 51-109, ainsi que le portrait dessiné dans J. HANKINS, *Plato in the Italian Renaissance*, 2 vol., Leyde-Boston, 1990, I, p. 85-89. L’intense activité de l’humaniste, notamment en tant que traducteur prolifique de Lucien, aurait dû, dans les intentions de Rinuccio, lui servir à obtenir à la curie une situation stable et prestigieuse. Or, tant qu’Eugène IV resta sur le trône pontifical, ses projets ne se réalisèrent pas. La charge à laquelle Rinuccio aspirait, celle de secrétaire pontifical, ne devait en effet lui être accordée que beaucoup plus tard, en 1455, sous le pontificat de Calixte III. Cf. à ce propos P. PARTNER, *The Pope’s Men. The Papal Civil Service in the Renaissance*, Oxford, 1990, p. 225.
7. LOCKWOOD, « *De Rinucio Aretino* », cit. n. 6, p. 107-108: *Ego quidem itidem animo illustri tuae Dominationis offero parvum hoc Plutarchi opusculum, in quo quid sequi principem deceat et quae vitare conveniat ut principatu dignus existat, breviter satisque abunde absolvitur. Atque ideo libentius ad huius operis interpretationem me contuli, ut qui tui regimen imperii laudant et tantae rerum molis gubernationem probant intelligant se a summorum philosophorum opinionibus minime discrepare.* Sur Gabriele Condulmer gouverneur de Bologne, charge assumée d’août 1423 à juin 1424, quand il en fut soulevé par le pape Martin V à cause de sa politique ouvertement philoflorentine, voir GILL, *Eugenius IV*, cit. n. 1, p. 33-34.
8. Le passage continue ainsi: *in tanta rerum mole tantoque imperii culmine regimine ac gubernatione quicquid otii datum est, id totum consumis ea parte philosophiae quae quondam in otio discebatur.* Telles sont les raisons qui justifiaient le don de la traduction réalisée par le jeune Rinuccio de ce livre de Platon, *ab huiusce humanitatis studiis minime alienum.* Cf. HANKINS, *Plato in the Renaissance*, cit. n. 6, II, p. 510, texte 26. En réalité, comme cela a bien été expliqué, le *Criton* de Platon dédié à

Le ton employé par Rinuccio dans ces dédicaces ne doit toutefois pas surprendre, si l'on considère le peu de concessions faites, à la même époque, au portrait du pontife qui nous est le plus familier. Et ce, même lorsque celui qui s'adresse au cardinal Condulmer, puis au pape Eugène, n'est autre qu'Ambrogio Traversari, l'un des conseillers les plus écoutés du pape. Ainsi, au milieu des années 1420 environ, Traversari dédicaca au cardinal de Sienna la traduction du *De vera integritate virginitatis* de Basile d'Ancyre. La lettre de préface contenait des considérations assez générales concernant l'utilité de mettre à la portée des Latins la *praeclara, necessaria et saluberrima* doctrine d'un si grand auteur et elle ne fournissait pas d'indications sur les idées du destinataire, dont n'était soulignée en priorité que l'*humanitas*⁹. Quand Gabriele Condulmer fut élu pape, Traversari s'empressa de lui adresser une longue lettre dans laquelle il l'exhortait, d'une part, à poursuivre un programme de réforme du clergé et des ordres religieux, en mesure de ramener les uns et les autres à la pureté originelle d'un chemin qu'ils avaient abandonné ; de l'autre, à se faire le promoteur d'une action plus générale de pacification : il s'agissait alors de mettre fin au schisme invétéré avec l'Église grecque, mais aussi de faire cesser les guerres qui avaient lacéré l'Italie. L'exaltation du nouveau rôle de *vicarius Christi* qu'Eugène revêtait désormais ne laisse aucune place, pas même dans cette lettre, à un commentaire favorable sur la vie antérieure du pontife¹⁰. La lettre se conclut en revanche sur l'annonce de l'expédition d'un codex du *De consideratione*, œuvre qu'en son temps saint Bernard avait envoyée au pape Eugène III et dans laquelle le nouveau pape aurait pu trouver de nombreuses règles très utiles auxquelles puiser une inspiration pour sa propre conduite¹¹. Quelques mois plus tard, Traversari envoya également au pape l'autographe de sa traduction des *Vitae Patrum*, un travail qui l'avait occupé pendant presque une décennie. Puis, tandis qu'il se trouvait à Rome, l'année suivante, il lui offrit la traduction du *Dialogus de Vita sancti Iohannis Chrysostomi* de Palladius. Dans la préface, il invitait à nouveau Eugène à s'inspirer de la sainteté de Chrysostome¹². En définitive, Traversari saluait les

Condulmer avant 1427 doit être considéré comme un remaniement de la traduction du même texte réalisée précédemment par Bruni. Cf. *Il Critone latino di Leonardo Bruni e di Rinuccio Aretino*, éd. E. BERTI et A. CAROSINI, Florence, 1983, p. 39-61.

9. La lettre se trouve dans *Ambrosii Traversarii Generalis Camaldulensium Latinae epistolae et orationes*, éd. P. CANNETI, L. MEHUS, Florence, 1759 (rééd. anast. Bologne, 1968), II, col. 959, lib. XXIII, ep. IV.
10. La lettre, datée du 10 mars 1431, est éditée dans *ibid.*, II, col. 1-7, lib. I, ep. I. Sur cette lettre célèbre et sur le programme que Traversari proposait à Eugène, cf. Ch. L. STINGER, *Humanism and the Church Fathers. Ambrogio Traversari (1386-1439) and Christian Antiquity in the Italian Renaissance*, Albany, 1977, p. 168-171.
11. Le 7 avril, comme il le lui avait annoncé, Traversari envoyait à Eugène IV la copie du *De consideratione* œuvre grâce à laquelle *in quibus vivendi, Pontificatusque rectissime administrandi diligentissima reperies normam* (Traversari, *Latinae epistolae et orationes*, cit. n. 9, II, col. 7-10, lib. I, ep. II).
12. La lettre de dédicace de la traduction du texte de Palladius dans *ibid.*, II, col. 957-958, lib. XXIII, ep. III. Le texte avait été envoyé à Eugène précisément afin que *& sancto Viro, peculiari quadam gratia amoris afficeris, & in Pontificali culmine constitutus vitae quoque illius sanctimoniam studeas imitari* (col. 958).

débuts du nouveau pontificat rempli d'une authentique espérance, mais non moins pleinement conscient qu'une tâche très difficile attendait le pape, sur les mérites (passés et présents) duquel il ne s'attardait guère.

C'est l'évolution précipitée de la situation politique et militaire dans les années suivantes qui marqua un tournant brutal dans la façon dont les lettrés de l'entourage pontifical s'adressèrent désormais à Eugène IV. Face aux difficultés croissantes, ces derniers s'empressèrent en effet de revêtir le pape vénitien des atours d'un pape saint et martyr, en donnant une emphase nouvelle à l'expérience spirituelle de la jeunesse d'Eugène, jusque là globalement laissée dans l'ombre. Ambrogio Traversari semble avoir été le premier à comprendre que la condition dramatique dans laquelle se trouvait le pape pouvait éventuellement fournir un argument convaincant pour réfuter tous ceux qui considéraient qu'Eugène n'était pas à la hauteur de sa mission spirituelle, ce que semblaient d'ailleurs prouver les débuts de son pontificat, marqués par des erreurs extrêmement graves, comme la guerre déclarée dès 1431 contre les Colonna, la puissante famille de son prédécesseur, ou la gestion catastrophique des rapports avec le concile réuni à Bâle. À ce propos, mais par un effet de renversement, les persécutions que le pape subissait de la part de ses nombreux ennemis avaient désormais fini par faire surgir aux yeux de tous une ressemblance entre le pape et le Christ qui permettait d'affirmer qu'Eugène pouvait légitimement revendiquer la primauté que lui contestaient les pères de Bâle. C'est ce qui apparaît clairement dans l'allocution tenue par Traversari à Pise, en juin 1434, devant le pape qui y était tout juste arrivé, après avoir fui Rome : une allocution transcrite dans l'*Hodoeporicon*, le journal des années du généralat¹³. Dans ce discours, Traversari rapporte d'abord avoir vu avancer de loin le pape « à cheval, avec une suite peu nombreuse, vêtu pauvrement », exprimant donc à la fois sa profonde consternation pour avoir dû voir « la Sainteté de mon Seigneur nu et en fuite » et sa gratitude pour le salut du pontife. Il affirme en particulier la nécessité de rendre grâce à Dieu pour avoir « voulu prouver Votre Sainteté, tant par de multiples pressions, tel l'or dans la fournaise, pour l'exemple des générations futures, qu'en insufflant généreusement une patience surhumaine à Votre personne, précisément au milieu des tourments, et qu'en se daignant de libérer de ces tourments Votre piété par un prodige de sa puissance ». Selon Traversari, la fuite d'Eugène IV faisait écho à la fuite d'un autre pontife, Innocent II, qui, dans des circonstances, analogues avait trouvé refuge à Pise. Ce qu'avait vécu Eugène IV devait toutefois être considéré comme plus « exaltant », dans la mesure où il avait « échappé avec astuce à l'infamie du peuple enragé ». Le fait que le pape ait été guidé sain et sauf « parmi mille

13. Sur la tradition manuscrite de l'œuvre de Traversari, composée probablement « fra la seconda metà del 1434 e la prima metà del 1435 », mais laissée inachevée, S. IARIA, « L'*Hodoeporicon* di Ambrogio Traversari : una fonte "privata" nella storiografia camaldolese », *Italia medioevale e umanistica*, 46, 2005, p. 91-118.

dangers » autorisait en outre à bien espérer de la mission qui l'attendait et à adresser à Dieu une intense prière afin qu'il « envoie enfin le soleil après la tempête et que d'un ciel entièrement libéré des nuages de la bourrasque il fasse descendre sur le monde la merveilleuse splendeur de la paix »¹⁴.

L'exemple de Traversari fut immédiatement suivi par Francesco Filelfo qui, le mois suivant, le 11 juillet 1434, tout juste deux semaines après l'arrivée du pape à Florence, prononça en sa présence, au cours d'une « audience solennelle », le discours intitulé *De felicitate*. Les circonstances exactes dans lesquelles ce discours fut prononcé ne sont pas connues. Néanmoins, l'*oratio* marqua probablement le premier contact entre le pontife et le *Studium* universitaire de la ville, où Filelfo enseignait. Il servit en outre à l'humaniste de Tolentino à acquérir une certaine visibilité à la curie et à tisser des rapports avec le pape et ses principaux collaborateurs¹⁵. Tout comme Traversari l'avait fait, Filelfo identifie lui aussi les conditions extrêmement difficiles, dans lesquelles le pape se trouvait alors, à un signe – pour ainsi dire – de triomphe. Il compare les persécutions subies par Eugène non seulement à celles dont ses divers prédécesseurs avaient fait l'expérience au cours de l'histoire de la papauté, mais surtout aux souffrances du Christ¹⁶. Le thème central du discours est toutefois celui du vrai bonheur. À ce propos, Filelfo prend soin de faire savoir au pape combien il s'écarte « de ceux – dit l'humaniste – qui te croient moins heureux parce que, écrasé comme tu l'es par ces difficultés, tu ne peux pas jouir de toutes ces choses que la folie humaine pousse à rechercher comme si elles étaient les plus importantes »¹⁷. L'allusion à ce thème renvoie à des débats qui, de toute évidence, devaient alors avoir un écho important dans les milieux curiaux. En atteste le fait que le dialogue de Poggio Bracciolini *De infelicitate principum*

-
14. Pour une traduction italienne de ce passage, cf. Ambrogio Traversari, *Hodoeporicon*, éd. V. TAMBURINI, Florence, 1985, p. 248-250. Les liens extrêmement étroits qui unirent Ambrogio Traversari à Eugène IV qui, à peine monté sur le trône pontifical, nomma le moine prieur général des camaldules, ordre dont il avait été cardinal protecteur, sont bien connus.
15. Cf. G. GUALDO, « Francesco Filelfo e la Curia pontificia. Una carriera mancata », *Archivio della Società Romana di Storia Patria*, 102, 1979, p. 189-236, désormais dans Id., *Diplomatica pontificia e umanesimo curiale. Con altri saggi sull'Archivio Vaticano, tra medioevo ed età moderna*, éd. R. COSMA, Rome, 2005, p. 315-370, d'où je cite. Gualdo observe la façon dont Filelfo se fit interprète « dello spirito di protezione e di devozione del popolo fiorentino verso Eugenio IV » et rectifie les datations disparates, mais erronées, attribuées au discours (p. 323-324 et n. 21). Le discours de Filelfo est disponible, dans des éditions partielles, basées sur le ms. 868 de la Bibliothèque Casanatense de Rome, en appendice à G. ZIPPEL, « Il Filelfo a Firenze (1429-1434) », dans Id., *Storia e cultura del Rinascimento italiano*, éd. G. ZIPPEL, Padoue, 1979, p. 215-253 (éd. orig. Rome, 1899), doc. IV, p. 250-253. A. CALDERINI, « I codici milanesi delle opere di Francesco Filelfo », *Archivio storico lombardo*, 42, 1915, p. 335-411, fournit une liste des autres manuscrits qui conservent ce discours, dont l'*incipit* est *Socratem philosophorum et senem et pauperem [...]* (p. 388, n. 16).
16. *Repete memoria ipse tecum Urbanum, Eleutherium, Felicem aliosque fere innumerabiles ecclesie romane pontifices, qui post maximos persecutionum aculeos, post ingentissimas erunpnarum moles martirii corona donati sunt* (ZIPPEL, « Il Filelfo a Firenze », cit. n. 15, p. 252).
17. *Quorsum nostra hec longior tendit oratio, beatissime pater? Ut intelligas medius fidius quantum ego ab iis dissentio, qui te vel minus felicem vel egritudinis mole pressum existimant, quum iis que hominum insania maiorem in modum expetenda censent, non omnino hac tempestate videaris affluere* (*Ibid.*, p. 250-251).

s'ouvre précisément par une discussion sur la possibilité pour le pape de pouvoir jouir d'une telle condition de béatitude. Écrit en 1440, le dialogue met toutefois en scène des conversations volontairement situées par Poggio à Florence durant l'été 1434, c'est-à-dire au moment où Eugène était à peine arrivé dans la ville avec sa cour¹⁸.

C'est en outre dans ce même discours de Filelfo que semble faire sa première apparition la mention d'un épisode de la jeunesse du pape qui, par la suite, devait être répété par les humanistes, avec une surprenante monotonie, dans tous leurs discours et dédicaces adressés au pape. L'épisode en question concerne la décision prise par le jeune Gabriele Condulmer de distribuer aux pauvres toutes les richesses héritées de son père, un riche banquier, et de choisir en conséquence de se consacrer entièrement à Dieu. Selon Filelfo, le résultat ultime d'une telle décision est d'avoir été appelé par la volonté divine à la dignité suprême du pontificat. Tous ceux qui pensent que le pape, contraint d'abandonner ses palais romains et d'assister à la perte d'une partie de son État, pourrait être moins heureux parce que privé des biens que le monde apprécie par-dessus tout, oublie – observe en effet Filelfo, en s'adressant au pape – « ces débuts grandioses et extraordinaires de ton âge pour ainsi dire juvénile, lorsque tu distribuas aux pauvres du Christ la grande et très belle richesse que tu avais reçue de tes nobles ancêtres : une immense accumulation d'or, des milliers de monnaies, bref, des trésors immenses »¹⁹. À ce point, on doit s'interroger sur le réel degré de familiarité de Filelfo avec la lointaine jeunesse du pape. Est-il plausible qu'au moins une partie du discours composé par ses soins ait été fixée en accord avec l'entourage d'Eugène ? Cette hypothèse n'a évidemment rien d'impossible. Filelfo lui-même devait d'ailleurs, de nombreuses années plus tard, faire mémoire du discours *De felicitate* dans une lettre au cardinal Ludovico Trevisan, très fidèle collaborateur d'Eugène IV : il y rappelle alors que c'est précisément à Florence, « devant le public rassemblé, face à cet Eugène, grand pontife de l'Église de Rome, homme à l'esprit héroïque et sans faille », que le prélat avait entendu l'humaniste pour la première fois, lui manifestant dès cette date une bienveillance spéciale²⁰. En somme, tout laisse

18. Sur la genèse et le décor du dialogue, qui se déroule dans la résidence florentine de Niccolò Niccoli, cf. l'introduction à Poggio Bracciolini, *De infelicitate principum*, éd. D. CANFORA, Rome, 1998, p. XIX-LIII.

19. *Sunt autem obliti* [scil. ceux qui pensent que le pape dans des circonstances aussi difficiles est moins heureux parce que privé des biens les plus appréciés dans le monde], *ut videntur, initia permagna illa quidem atque admirabilia ineuntis prope modo etatis tue, qui grandem illustrium maiorum tuorum pulcherrimamque substantiam tantum auri cumulum, tot nummorum milia, tam ingentis amplosque thesauros inter Christi pauperes distribuieris* (ZIPPEL, « Il Filelfo a Firenze », cit. n. 15, p. 250-251).

20. Le passage important de cette lettre écrite à Milan le 24 octobre 1463 à Ludovico, cardinal d'Aquilée, est le suivant : [...] *Sed quid in magno viro, et cardinali Lodovico, et principe, aut dignius reperitur aut splendidius, quam in eos se praestare beneficium, quos vel memores beneficii esse speret, vel dignos existimet in quos beneficium conferatur? Atqui ne sum quidem oblitus, quanta me dilectione tum primum exceperis, cum me orantem, Florentiae, in publico conventu, apud infracto et heroico virum animo Eugenium illum, Ecclesiae romane pontificem maximum, coram audiisti. Proxime autem Mantuae, apud summum Pontificem hunc, Pium secundum, virum magnum et sapientem, quantum et egeris et profueris, me causa, non audivi solum, sed re ipsa cognovi, ac sensi. Quid enim memi-*

penser que, dès les toutes premières semaines de l'exil florentin, des pressions significatives durent s'exercer de la part des collaborateurs du pape pour que, dans la ligne tracée par Traversari, on accordât une faveur toujours plus grande à la description d'un Eugène *pauper et exul* et à ses évidentes implications apologétiques.

L'appel formulé par Traversari et Filelfo jouit d'un succès notable, même si tous les lettrés qui gravitaient autour de la cour pontificale ne furent pas unanimement prêts à se conformer au nouveau modèle. Parmi ces derniers, on trouve par exemple Lapo da Castiglionchio le jeune, l'humaniste qui au cours des années précédentes avait suivi les cours de Filelfo au *Studium* florentin et qui chercha immédiatement à profiter de la résidence de la curie dans sa ville pour tisser des relations avec divers prélats et se mettre au service du pontife²¹. Dès septembre 1434, selon la datation proposée en son temps par Francesco Paolo Luiso, Lapo dédia en effet au pontife deux dialogues de Lucien, le *De fetu* et le *De somnio*²². Avant de remettre au pontife le volume contenant les deux traductions, qui figure dans l'inventaire de la bibliothèque pontificale de 1443, Lapo s'était adressé au cardinal de Saint-Sixte, Giovanni Casanova, pour lui demander de se faire médiateur de ce don auprès du pontife²³. Lapo avait osé demander cette faveur au cardinal sur les conseils de son ami, Angelo de Recanati, secrétaire de Giovanni Casanova. Dans sa requête, il expliquait comment, dans son désir de faire quelque chose d'agréable au pape, il avait appris qu'Eugène IV appréciait « nos études » (*his nostris studiis*) et s'était décidé à lui envoyer quelques traductions du grec²⁴. Dans la préface, Lapo expliquait d'ailleurs au pontife que son

nero, qua me praeterea fueris beneficentia prosecutus posteaquam in urbem Romam te recepisti? (Francesco Filelfo, *Francisci philelfi [...] Epistolarum familiarium libri* 37, Venise, 1502, p. 140-141 = CIV-CIIIR). La lettre est signalée dans P. PASCHINI, *Lodovico cardinal camerlengo* († 1465), Rome, 1939, p. 229-232.

21. La mise au point la plus récente sur le personnage, avec une étude approfondie des lettres, y compris les plus « intimes et secrètes » qui sont conservées dans le manuscrit 4.4.6 de la Bibliothèque communale de Côme, est due à L. GUALDO ROSA, « Lapo da Castiglionchio il giovane e la curia al tempo di Eugenio IV: un rapporto difficile » dans *Scritti per Isa. Raccolta di studi offerti a Isa Lori Sanfilippo*, éd. A. MAZZON, Rome, 2008, p. 505-521.
22. La dédicace est éditée dans F. P. LUISO, « Studi su l'epistolario e le traduzioni di Lapo da Castiglionchio juniore », *Studi italiani di filologia classica*, 7, 1899, p. 205-299, en part. p. 276-278. Dans le manuscrit BAV, Vat. lat. 3570 « alla dedica segue "Ex Florentia XVI kal. octobr." » (*ibid.*, p. 276 note 3). La datation en 1434 est acceptée par D. MARSH, *Lucian and the Latins. Humor and Humanism in the Early Renaissance*, Ann Arbor, 1998, p. 3-4 et 35-36. Quant à Riccardo Fubini, il a proposé de dater la dédicace de 1435 (« Castiglionchio, Lapo da, detto il Giovane », dans *DBI*, 22, Rome, 1979, p. 44-51, en part. p. 47). Sur les motifs qui me poussent à partager la proposition de Luiso cf. ci-dessous n. 24.
23. Cf. E. MÜNTZ, P. FABRE, *La Bibliothèque du Vatican au xv^e siècle d'après des documents inédits. Contributions pour servir à l'histoire de l'humanisme*, Paris, 1887, p. 16: *Libellus de fetu Luciani, in papiro cohoptertus corio rubeo, et incipit: « Vetustissima »*.
24. La lettre, partiellement publiée par LUISO, « Studi su l'epistolario e le traduzioni », cit. n. 22, est privée de date, mais elle est datée par l'éditeur, à mon avis de façon convaincante, de 1434, en raison de son ton qui en effet « indica che Lapo non era ancora segretario e familiare del cardinale », condition que l'humaniste florentin partageait certainement à la fin de l'été 1435 (p. 211-212).

intention avait d'abord été de lui offrir, comme prémisses de ses efforts et de ses études, la traduction latine des Vies de Solon et Publicola de Plutarque. Mais le travail s'était révélé trop lourd (*erat res longa et perdifficilis*), raison pour laquelle il avait finalement opté pour l'envoi de deux œuvres plus brèves de Lucien.

Le premier dialogue, le *De fletu*, avait toutes les chances d'être apprécié du pontife dès lors qu'il critiquait les superstitions des païens lors des cérémonies funèbres : il n'y avait aucun doute en effet qu'Eugène « avec sa très grande sagesse et son singulier sentiment religieux », dont dérivait une répulsion naturelle pour ce genre de pratiques, aurait écouté avec intérêt cette juste réprimande. Le second dialogue, le *De somnio*, était le récit de la façon dont Lucien avait pu progresser dans les études, malgré des conditions de départ rendues difficiles par sa pauvreté (*scribit ille quo pacto ad studia litterarum accesserit quantumque in illis profecerit*). Lapo savait que ce récit aussi aurait été bien accueilli par le pape, *pro tuo singulari erga studiosos homines amore*. Il espérait en outre que cette lecture, ainsi que le sort de Lucien puissent fournir au pape l'occasion de regarder en face les conditions déplorables dans lesquelles se trouvait à présent son infortuné traducteur. Comme Lucien, en effet, Lapo avait également été contraint de commencer ses études presque sans aucun moyen. En réalité, son cas surpassait celui de l'écrivain grec puisqu'il n'appartenait pas, comme ce dernier, à une famille de basse extraction (*non tamen ut ille ex genere tenuis et obscuri*). Lapo avait été réduit à une telle condition par une série d'événements très graves survenus dans sa cité et qui avaient pénalisé sa famille et son patrimoine (*sed gravissimis et acerbissimis nostrae civitatis casibus in has difficultates compulsi*). Bien plus, alors que Lucien, par ses efforts, avait atteint la gloire, Lapo n'avait jusque là retiré de ses études « rien d'autre qu'une vaine fatigue et la misère » (*nihil praeterquam laborem inanem et inopiam*). Et voici donc qu'il implorait l'aide du pontife pour poursuivre ses études. Il se confiait à lui, depuis toujours favorable aux bonnes disciplines et aux arts et prêt à encourager ceux qui avaient choisi de s'y consacrer (*si bonas semper disciplinas atque artes adamasti, si earum studiosos summa semper beneficentia prosecutus es*)²⁵.

En d'autres termes, faisant fi des récentes indications de son maître Filelfo, Lapo ne faisait aucune allusion, dans sa *commendatio*, aux conditions présentes du pontife, arrivé à Florence depuis seulement quelques mois et toujours en proie à de graves difficultés politiques. Il décidait au contraire de continuer à exploiter un argument aussi traditionnel que la libéralité manifestée par Eugène à l'égard des hommes de lettres. On peut également relever en passant l'intérêt de la dédicace du *De somnio* pour ce que Lapo y affirme de la situation interne de Florence, où des « événements très graves et amers » – sans plus de précision – auraient entraîné la décadence de sa famille. L'humaniste devait à nouveau faire allusion à cet épisode un peu plus tard, dans la lettre-préface de la *Comparatio inter rem militarem et studia litterarum* adressée à Gregorio Correr : il y emploie d'ailleurs une expression analogue (*propter gravissimos nostrae civitatis casus*

25. *Ibid.*, p. 276-278.

et ob multa et varia domesticae rei incommoda). L'historiographie a longtemps imposé la conviction que ces allusions devaient être interprétées comme autant de références au retour des Médicis dans la ville, à la suite des événements de septembre 1434²⁶. Et pourtant, une telle interprétation doit probablement être revue. Si, en effet, comme cela semble fort plausible, l'année de composition de la lettre de dédicace du *De somnio*, datée du 16 septembre dans le manuscrit Vat. lat. 3570 (*Ex Florentia XVI kal. octobr.*), est effectivement 1434, les mésaventures auxquelles se réfère Lapo ne peuvent pas être liées à la répression consécutive au retour des Médicis dans leur patrie, pour la simple raison qu'ils se trouvaient alors encore en exil. Elles doivent donc être plutôt rapportées aux persécutions bien connues subies par le fameux ancêtre paternel de Lapo et ses parents, à l'époque du tumulte des Ciompi et du régime populaire qui s'ensuivit²⁷.

Quelques mois plus tard, Lorenzo Valla fit preuve d'une perspicacité bien supérieure à celle de Lapo, en développant les thèmes suggérés en public par Traversari et Filelfo dans la lettre, datée du 24 novembre 1434, par laquelle il accompagna le don du troisième livre du *De vero bono*, « unique travail de jeunesse et unique garantie, à l'époque, de sa culture »²⁸. On sait en effet que Valla aussi s'était précipité à Florence dans l'espoir de trouver une situation stable dans la suite pontificale. Adressant au pape sa demande d'aide, il se serait d'ailleurs exprimé en ces termes : « espérant en toi et en toi seulement, je me transférerais dans cette ville »²⁹. Il faut également ajouter que si Lapo da Castiglionchio, pour s'approcher du pape, ne pouvait guère s'appuyer que sur la considération dont son activité d'humaniste commençait à jouir dans les milieux proches d'Eugène IV, Valla quant à lui était aussi en mesure, pour atteindre le même objectif, de faire jouer ses relations familiales, anciennes ou récentes, avec la curie. À ce sujet, il est assez emblématique qu'il se soit installé à Florence dans la maison de son beau-frère Ambrogio Dardanoni, qui travaillait comme scripteur apostolique à la chancellerie³⁰.

L'intérêt particulier de la lettre au pontife qui accompagne le *De vero bono* réside, entre autres, dans la tentative de l'auteur d'y présenter sa propre vie et sa propre production comme un exemple de conciliation couronnée de succès entre la pratique des *studia humanitatis* et le respect de la morale et de la religion : une tentative qui tenait évidemment compte des expériences monastiques du pape vénitien. Valla rappelle en effet que le pape écoutait volontiers parmi les *litterat[i]*

26. GUALDO ROSA, « Lapo da Castiglionchio il giovane », cit. n. 21, p. 521.

27. Il faut également rappeler, à ce propos, qu'aucune persécution n'est documentée contre la famille de Lapo da Castiglionchio après 1434 et que, par ailleurs, le contexte de la lettre de dédicace du *De somnio* ne semble pas faire allusion à des difficultés récentes mais plutôt à une condition générale de pauvreté et de décadence de la noble famille qui conditionna négativement l'ensemble du cursus des études de Lapo, comme, du reste, le rappelait Vespasiano da Bisticci, selon lequel le jeune homme « fece assai, trovandosi puovero di sustanze et senza libri » (Vespasiano da Bisticci, *Le Vite*, cit. n. 2, t. 1, p. 581-583).

28. Cf. l'introduction à *Laurentii Valle Epistole*, éd. O. BESOMI et M. REGOLI, Padoue, 1984, p. 140-144.

29. *Ibid.*, p. 141 (*spe tui in hanc urbem commigravi et in te uno spem reposui*).

30. *Ibid.*, p. 140-141.

homines surtout ceux *qui de moribus, de rebus bonis, de religione conscribunt*, ce qui rendait parfaitement approprié le don du fruit de ses efforts. Avec son livre toutefois, l'auteur présente aussi au *sanctissimus vir* qu'est Eugène IV le témoignage de sa propre vie, plus efficace que celui que les seuls écrits pouvaient offrir : Valla affirme, de fait, avoir toujours compris l'étude des disciplines libérales, et en particulier de l'art oratoire, non pas, comme beaucoup d'autres, comme un moyen de tirer un profit, mais plutôt de plaire par ces études à Dieu et de profiter aux hommes³¹. Certes, Valla lui aussi n'en demandait pas moins au pontife un soutien concret, en d'autres termes, un *beneficium*, ou un *officium* à la curie. Il ne s'agissait toutefois pas d'une conséquence de son avidité, mais exclusivement de la nécessité d'assurer le soutien de son existence et la poursuite de ses études, en s'en tenant à cette voie moyenne entre richesse et pauvreté qu'il confessait d'ailleurs préférer. Il est d'ailleurs remarquable que, à ce point, comme Filelfo l'avait déjà fait quelques mois plus tôt, Valla rappelle à son tour avec emphase le geste du don aux pauvres de son *amplissimum patrimonium*, que Gabriele Condulmer avait accompli dans sa jeunesse, ainsi qu'on l'affirmait. L'action du pape est pour tous un enseignement précieux, dans la mesure où elle manifeste que les richesses « doivent être éloignées de nous, comme je l'apprends de ce que toi-même tu as fait lorsque tu as distribué un immense patrimoine aux pauvres du Christ [...]. La pauvreté en effet, père bienheureux, doit être certainement préférée à la richesse comme le firent les apôtres et ce qui les imitèrent, dont tu es le premier »³².

La mobilisation croissante de la part de la culture humaniste, dont atteste avec éloquence l'exemple de la lettre de Valla, est confirmée par le fait que lorsque, l'année suivante, Lapo da Castiglionchio entreprit de présenter au pontife une nouvelle traduction d'un texte classique grec, il estima désormais devoir se conformer au portrait d'Eugène que Traversari et Filelfo avaient défini avec précision. Le texte choisi fut cette fois la *Vie de Solon*, la première des deux œuvres de Plutarque que Lapo avait promises au pontife³³. Il écrivit également

31. *Cupio enim tibi sanctissimo viro atque omnium optimo magis vita probari quam litteris, si modo littere possunt habitare cum malis moribus. Ego quidem, beatissime Pater, ab ineunte etate cum ceteris liberalibus disciplinis, tum maxime oratorie studui, quam ita me adamasse et ita complexum toto pectore confiteor, ut hac tempestate pauci vehementius; non ea causa, qua multi solent, ut illam haberem aut iactantie sociam, aut avaritie ministram, aut peccatorum adiutricem [...], sed is mihi semper animus fuit ut oratoriis studiis Deo placerem hominibusque prodesse (Ibid., p. 147).*

32. *Neque hec dico quasi cupiditate tenear opum possidendarum, quas etiam abiiciendas esse vel ex tuo unius facti intelligo, qui amplissimum patrimonium in Christi pauperes es dilargitus. [...] Est quidem, beatissime Pater, paupertas anteferenda opibus, ut apostoli et apostolorum emulatores fecerunt, quorum tu primus es (Ibid., p. 147-148).*

33. Le volume avec cette traduction, signalé dans l'inventaire de la bibliothèque pontificale de 1443 (MÜNTZ, FABRE, *La Bibliothèque du Vatican au XV^e siècle*, cit. n. 23, p. 16), y manquait toutefois quelques années plus tard (cf. J. MONFRIN, « À propos de la bibliothèque d'Eugène IV », *MEFRM*, 99, 1987, p. 101-121, en part. p. 113 et n. 12). La datation en 1435 de cette version permet de maintenir un intervalle raisonnable entre le don au pontife des opuscules de Lucien et l'achèvement de la tra-

pour l'occasion une sorte de discours qui aurait dû être prononcé (mais dont nous ignorons s'il le fut effectivement) au moment de la présentation du volume. Le discours, conservé dans le recueil épistolaire de Lapo, contient une requête au pape, encore plus explicite que celle de l'année précédente, l'implorant « afin que tu me concèdes une place parmi tes serviteurs les plus humbles ». Dans le cas contraire, déclarait l'humaniste, se seraient définitivement évanouies « toutes mes espérances, toutes mes études, tous mes projets pour l'avenir qui n'attendent que toi-même et qui ne peuvent être soutenus par personne d'autre »³⁴. La dédicace au pontife, qui précède la traduction de la *Vie de Solon*, est en revanche entièrement construite sur le thème de la supériorité du pape par rapport aux savants païens et sur son choix courageux et cohérent de renoncer aux biens de ce monde. Après avoir rappelé comment les philosophes antiques et les sages gouverneurs des cités, malgré leurs choix fréquents de se retirer de la vie publique et de renoncer aux grands honneurs et aux richesses qui leur étaient offerts, étaient pourtant parvenus par leur doctrine et leur sagesse à être utiles à leur patrie, Lapo a beau jeu de souligner la supériorité du choix d'Eugène IV. Le pape en effet n'avait pas méprisé, ni dilapidé, comme les philosophes antiques, les biens dont il disposait, mais plutôt, « poussé par un souffle et une impulsion venus de Dieu », il avait destiné « dans son intégralité un énorme patrimoine en libéralité pour secourir les pauvres, de telle sorte que libéré de tout lien terrestre, par la piété et la vie religieuse, il était parvenu à reconnaître et à jouir de cette félicité vraie et parfaite que les philosophes antiques, trompés par des fausses opinions et attirés par le désir d'une vaine gloire, bien que l'ayant recherchée, ne purent pourtant ni trouver ni apprécier »³⁵. C'était du reste l'attente créée par une telle *sanctitas* et *integritas* qui avait contribué à élever Eugène à la dignité suprême du pontificat. Ayant atteint cette charge, il avait trouvé l'Église prostrée et affligée par la mort du précédent pontife mais, avec sagesse et grandeur d'esprit, il avait par la suite échappé aux armes des brigands parmi les plus scélérats (les Romains) et il s'était libéré de ses pires ennemis tantôt en passant des accords avec eux (comme il l'avait fait avec Francesco Sforza), tantôt en leur imposant une défaite par la force. En ce moment donc, tous les chrétiens obéissaient à Eugène « comme leur unique vrai pontife »

duction de Plutarque que Lapo dans la dédicace au *De fletu* et au *De somnio* signale comme le fruit d'un travail long et difficile (cf. ci-dessus n. 22). Sur le contexte dans lequel naquit cette version, voir M. PADE, *The Reception of Plutarch's « Lives » in Fifteenth-Century Italy*, 2 vol., Copenhague, 2007, I, p. 275-280, avec l'édition du texte de la préface au pape que je cite ci-dessous (II, p. 33-35).

34. [...] *non amplissimos gradus quibus sum indignissimus, sed officium humanitatem beneficentiam tuam postulo, et ut me inter minimos et humillimos servos tuos admittas rogo obsecro atque obsecro* [...]. *Si enim me modo repudiabis, omnes spes meae, omnia studia, omnia vitae consilia quae in te unum spectant nec ullum aliunde possunt habere subsidium, debilitabuntur et concident* (LUISO, « Studi su l'epistolario e le traduzioni », cit. n. 22, p. 213-214 et note 1).
35. [...] *sed afflatu quodam impulsuque divino amplissimum patrimonium sublevandis inopibus in liberalitate totum et beneficentia posuisti, ut solutus et liber ab omnibus pietate ac religione veram illam et perfectam felicitatem, quam superiores philosophi decepti opinionibus et inanis gloriae cupiditate adducti cum quaerent, nec noverunt nec reperire quidem potuerunt, et tu invenires et fruerere* (PADE, *The Reception of Plutarch's « Lives »*, cit. n. 33, II, p. 34).

et ils étaient convaincus qu'il avait été appelé au siège pontifical par la volonté de Dieu afin d'établir la paix de l'Église et de contribuer à accroître sa grandeur. En somme, affirmait Lapo en s'adressant au pape, tous les chrétiens « t'honorent, t'obéissent, te vénèrent non comme un homme né du genre humain, mais comme un envoyé du ciel »³⁶. La dédicace s'achevait en célébrant la supériorité du pape par rapport à Solon, dépassé par Eugène en matière de « vertu », tout autant que de « fortune »³⁷.

L'appel affligé de Lapo n'eut pas auprès du pontife l'effet escompté. Et pourtant, force est d'admettre que le jeune humaniste avait, à ce point, épuisé toutes les solutions en son pouvoir pour trouver une situation plus stable à la curie. Il continua à se recommander à certains des hommes les plus proches d'Eugène, leur dédiant d'autres écrits et diverses traductions, à l'occasion desquelles il n'oubliait jamais de faire l'éloge du pape. Ainsi, par exemple, dans la préface à la traduction de la *Vie de Démonax* de Lucien adressée à Ludovico Trevisan, il rappelle que ce dernier a l'immense privilège de contempler chaque jour les

36. *Quibus tantam de te expectationem sanctitatis integritatisque concitasti, ut non modo ea quam sequeris beatitudinem dignus omnibus viderere, verum etiam inde vel invitus ad amplissimum dignitatis gradum omnium gentium et populorum consensu et voluntate revocatus, apertissime declarasti nec inane nec stultum eorum studium esse, qui in ocio et solitudine vivendum sibi statuissent. Nam simulac creatus es pontifex, statim Romanam ecclesiam prostratam et afflictam superioris morte pontificis te sceleratissimorum latronum armis undique circumventum consilio, sapientia, animi magnitudine eripuisti et in pristinum statum dignitatemque vendicasti, asperrimos et immanissimos hostis partim conciliasti tibi partim sui similibus oppressisti, Christianos populos non solum dissidentes armis, sed etiam male sentientes et praesens et per legatos tuos edocere et ad veram religionem reducere conatus es. A te etiam tenues atque inopes et praesertim eruditi viri tuis opibus et copiis assidue sustentati sunt, ab eodem te religionis et cerimoniae multis locis sanctissime instauratae, pax cum in plurimis oris Italiae tum in aliis remotissimis regionibus firmissima constituta. Itaque meritissimo tibi Christiani omnes ut suo et vero pontifici parent, te existimant ad pacem et concordiam suam amplificationemque ecclesiae non humano consilio, sed divino beneficio et munere in ista sede sanctissima collocatum, te denique non ut hominem ex hominum genere natum, sed de caelo demissum colunt, observant, venerantur (Ibid., II, p. 34).*

37. *Quapropter cum cuperem et ipse non privato aliquo abs te officio, sed communi beneficio affectus tibi, quantum mea fert facultas, gratias agere et in alicuius excellentissimi philosophi vita tuas virtutes divinas atque admirabiles collaudare, et si neminem ex omni antiquitatis memoria reperire possem, qui tecum illa ex parte comparandus foret, attamen Solonis Atheniensis res gestae mihi ex omnibus maxime cum tuis convenire visae sunt, qui et sapiens fuit unus ex septem et legumlator solus ex septem. Atqui huic tu non virtute solum, sed fortuna etiam antecellis, nam ille Croesi opulentissimi regis Lydorum thesauros contempsit, quod saepe superbia et insolentia fit, tu proprios effudisti. Ille unam urbem suis legibus non potuit continere, tuis vero populi pene infiniti obtemperant. Ille patriam, quam liberam et magnae parti Graeciae imperantem acceperat, tyranno oppressam et servientem reliquit, tu Romanae ecclesiae spoliatae et sub iugum pene missae libertatem suam imperiumque reddidisti. Quare quod pridem tibi polliciti sumus, beatissime pater, Solonem ipsum ad sanctitatem tuam attulimus, non ut imiteris, nec enim tibi opus est, sed ut quam longe superasse laetere. Cuius instituta vitae, si tibi probabilia in legendo videbuntur, debent te admonere, ut eos homines, qui spe tuae humanitatis erecti ad eius doctrinam et sapientiam, quoad possunt suis studiis pervenire, contendunt, ut consuescit, et confirmes et adiuves, ut et ipsi, quod cupiunt, tua ope assequi possint et caeteri ad paria studia excitentur. Vale feliciter (Ibid., II, p. 34-35).*

« mœurs vertueuses et très saintes du pontife suprême »³⁸. Dans la dédicace de la traduction de *Vie d'Aratos* au cardinal Giuliano Cesarini, datée du 15 juillet 1438, Lapo trouve le moyen de revenir sur les difficultés rencontrées par la papauté de son époque, en particulier à propos du conflit sur la question de la primauté qui divisait Eugène IV et le concile de Bâle, un autre motif auquel les humanistes du temps faisaient toujours plus fréquemment allusion lorsqu'ils s'adressaient au pape et à ses collaborateurs³⁹.

La nouvelle ligne, désormais suivie par une grande partie des humanistes qui dans les années qui suivirent l'exil eurent l'occasion de s'adresser au pape, culmine dans le portrait d'Eugène IV élaboré par Georges de Trébizonde. Tant dans la lettre *De unione Ecclesiarum* du printemps 1436, que dans l'*Oratio de laudibus summi pontificis Eugenii quarti* prononcée par le lettré byzantin devant la cour pontificale, à Bologne, le 23 décembre 1437, sont développés avec emphase tous les motifs qui avaient déjà fait leur apparition dans les discours de Traversari, de Filelfo, de Valla et de beaucoup d'autres habitués de la curie. Il y insiste en particulier sur le fait que les actions réalisées par le pape au cours de sa jeunesse garantissent son intégrité morale et font d'Eugène un pontife prédestiné à réaliser l'union des Églises chrétiennes. « Qui, en effet – remarquait Georges de Trébizonde dans le premier de ces deux textes –, à cette époque où la nature des hommes est attirée principalement par les plaisirs, a jamais distribué à ceux qui se consacrent au Christ et aux pauvres une si grande quantité d'argent ? Qui a supporté de si longs et si nombreux jeûnes et veilles ? Qui, encore, a prié Dieu aussi ardemment, le jour par des oraisons, la nuit par des larmes et sans cesse par des prières, pour l'union de l'Église ?⁴⁰ ».

Dans l'*oratio* de 1437, Georges de Trébizonde amplifie ce thème et s'arrête à nouveau sur la noblesse de la famille d'origine d'Eugène IV et sur les extraordinaires vertus spirituelles manifestées par le futur pontife durant l'adolescence et

38. LUISO, « Studi su l'epistolario e le traduzioni », cit. n. 22, p. 282. Comme le remarque Luiso, dès lors que Trevisan est désigné comme évêque de Traù, le don peut être daté entre le 24 octobre 1435 et le 6 août 1437.

39. Cf. PADE, *The Reception of Plutarch's « Lives »*, cit. n. 33, I, p. 299-306 ; II, p. 165-169. Dans cette préface, on emploie le langage caractéristique de la propagande pontificale et, à propos de Cesarini, on dit que *togatus, improborum consiliis afflictus, et laboranti romanae ecclesiae profuisti cuius tu statum et dignitatem tot iam per annos adversus nefarios illorum conatus, non sine maximis tuis periculis tutatus es*.

40. *Quis in ea etate, in qua maxime natura hominum voluptatibus exagitur, tam grandem pecuniam pauperibus Christo deditis erogavit unquam ? Quis tot tantosque labores vigiliis et ieiuniis perpessus est ? Quis denique diurnis orationibus, nocturnis lacrimis et continuis precibus ecclesie unionem tam ardentem a domino petit ? Profecto nemo*. La lettre probablement écrite à Venise en avril 1436 est signée *Georgius Trapezuntius Cretensis, devotissimus ac humillimus sanctitatis tue famulus, totum se ipsi commendat ac tradit* ; voir l'édition dans *Collectanea Trapezuntiana. Texts, Documents, and Bibliographies of George of Trebizond*, éd. J. MONFASANI, Binghamton, New York, 1984, xxxix, p. 193-198 (p. 194 pour la citation). Les nombreux détails sur la jeunesse du pontife disponibles dans les écrits du savant byzantin dérivent probablement de la source à laquelle il puisait ses informations, à savoir les cercles humanistes vénitiens qui étaient évidemment liés à l'entourage pontifical à double titre.

la jeunesse. Une emphase exceptionnelle est notamment accordée au mépris des biens du monde de la part du jeune homme qui avait donné toutes ses richesses (*patrimonium quod relictum tibi amplissimum fuerat*) « au Christ, c'est-à-dire aux pauvres et aux monastères ». Dans cette perspective, comme l'avait déjà souligné Lapo da Castiglionchio, l'élection au cardinalat et au pontificat d'un homme aussi saint ne pouvait apparaître que comme une œuvre divine, finalisée à la résolution du schisme⁴¹.

Mais, en insistant sur les jeûnes et les prières continues, Georges de Trébizonde poursuivait indubitablement la construction de cette image de vie austère du pape Eugène que, par la suite, Vespasiano da Bisticci allait à son tour exalter. Le libraire florentin s'arrêta même sur le type de régime qu'aurait suivi Eugène au cours des années florentines. À ce que l'on disait, le pape « non avea mai beuto vino, ma aqua fatta con zucaro et un poco di canella » et avait manifesté sa prédilection pour les nourritures végétariennes, « mangiava volentieri frutte e erbe ». Un tel portrait, soit dit en passant, devait avoir joui d'une certaine popularité en ville, à en juger par les allusions ironiques au régime végétarien du pontife qui font leur apparition à cette époque dans les vers de certains poètes florentins⁴².

Or, s'il n'y a somme toute aucune raison valable de douter que le régime adopté par Eugène IV ait été précisément celui-ci, il est objectivement plus difficile d'accepter sans réserve le récit du geste par lequel Eugène, pour reprendre les expressions de Vespasiano, « conoscendo di buon'ora la vanità et le miserie di questa vita, volle solvere i tenaci legami de' beni temporali delle ricchezze di questo infelice mondo et dette per l'amor di Dio ducati venti mila »⁴³. Depuis les comptes rendus les plus anciens, cet épisode est devenu une pièce maîtresse des biographies du pontife vénitien, mais il faut souligner qu'il n'y existe aucune allusion antérieure au séjour florentin d'Eugène IV. Il est par conséquent légitime de se demander si l'importance de cette donation ne pourrait pas avoir été volon-

41. Les vertus de Gabriele Condulmer avaient, du reste, été remarquées par tous quand il était encore cardinal : *Cum cardinalis ergo iam factus esses, accensam animi virtutumque tuarum lucernam non sub modio, ut antea, verum super candelabrum divinitus positam universa iam suo lumine illustrare omnes senserunt. Sensit id Bononia. Sensit id Ancona. Que due Italie civitates legatum te habere meruerunt. Sensit Florentia, que non magis privatim quam publice sanctitatem tuam admirata, non minus ante summum pontificatum te observavit quam postea immortalis honore coluit. L'Oratio de laudibus summi pontificis Eugenii Quarti* est éditée dans *ibid.*, cxxv, p. 351-359 (p. 355 pour la citation).

42. Vespasiano da Bisticci, *Le Vite*, cit. n. 2, 1, p. 3. La référence renvoie en particulier aux sonnets du corpus de Burchiello, où l'association entre la personne du pape et une impressionnante quantité de légumes verts et secs plante clairement le décor d'une parodie de l'image austère d'Eugène IV : on va en effet du fameux « fanno piacere al Papa e fichi peccioli » de XIX, 9-11, aux « fave infrante » de XLV, 9-11, aux « due carote et una rapa » (là où, au verset suivant, on lit : « Disse Macrobbio: Serbia:lle pel Papa ») de CVI, 4-5, et en fin au « papa de' finocchi » de CLX, 8. Cf. *I sonetti del Burchiello*, éd. M. ZACCARELLO, Turin, 2004, p. 27-28, 62-63, 150-151, 225-226.

43. Vespasiano da Bisticci, *Le Vite*, cit. n. 2, 1, p. 3. Et ce, bien qu'il existât aussi une partie de la tradition, représentée par exemple par Platina, qui ne dit mot de cette généreuse donation de jeunesse.

tairement exagérée, ou même si l'épisode ne pourrait pas avoir été consciemment élaboré dans ce contexte de difficultés extrêmes pour Eugène IV. L'absence, en dehors de la tradition biographique, de toute attestation d'un don d'argent de cette ampleur dans les reconstructions proposées par les historiens de l'*establishment* financier vénitien, au sein duquel les Condulmer jouaient un rôle de premier plan, peut d'ailleurs alimenter ce soupçon. En effet, la documentation disponible sur la jeunesse de Gabriele Condulmer indique, bien au contraire, que la participation du futur pontife à l'activité mercantile de sa famille continua longtemps après la mort de son père. Elle nous montre Gabriele investi en personne dans le commerce avec son frère Simone, y compris en 1423, alors qu'il avait désormais entrepris sa carrière ecclésiastique et était légat pontifical dans les Marches⁴⁴. En ce sens, les rapports, aussi connus que controversés, entre Eugène IV et la dette publique florentine, le Mont, dont le pape fut longtemps l'un des principaux créditeurs étrangers, constituent en définitive un élément de continuité avec l'arrière-plan mercantile dans lequel les origines familiales du pape prenaient profondément racine⁴⁵.

Le choix conscient de la pauvreté et la pratique rigoureuse d'une vie austère sont donc des motifs sur lesquels, à la suite de l'exil florentin, fut construite l'image que le pontife voulait transmettre de lui-même, y compris au risque, comme on l'a constaté, de soutenir une version de l'histoire de sa propre jeunesse expurgée, au moins en partie, des éléments les plus "mondains". Identifier les motivations d'un tel choix, des motivations si fortes qu'elles incitèrent à proposer ces thèmes à plusieurs reprises dans divers textes adressés au pape, est une question complexe. Mais il est probable qu'une telle insistance sur l'absence d'intérêt du pape pour les biens terrestres puisse être directement reliée au fait que l'attachement d'Eugène IV à la domination temporelle de la papauté, porteur d'entreprises militaires nombreuses et coûteuses, ait précisément été l'objet de critiques fréquentes en provenance non seulement des conciliaristes de Bâle, comme on pouvait s'y attendre, mais aussi des milieux proches de la curie elle-même⁴⁶.

44. R. C. MUELLER, « Sull'establishment bancario veneziano. Il banchiere davanti a Dio (secoli XIV-XV) », dans *Mercanti e vita economica nella Repubblica Veneta (secoli XIII - XVIII)*, éd. G. BORELLI, 2 vol., Vérone, 1985, I, p. 47-103, en part. p. 90-94 (« Il clan dei Condulmer »). Mais aussi D. GIRGENSOHN, *Kirche, Politik und adelige Regierung in der Republik Venedig zu Beginn des 15. Jahrhunderts*, 2 vol., Göttingen, 1996, I, p. 189-194.

45. À propos des spéculations sur les titres du Mont Commun de Florence, J. KIRSHNER, « Papa Eugenio IV e il Monte Comune. Documenti su investimento e speculazione nel debito pubblico di Firenze », *Archivio storico italiano*, 127, 1969, p. 339-382.

46. Sur l'action entreprise par les pontifes, et en premier lieu par Eugène IV, entre les années 1430 et 1450, afin de « porre un argine alle interferenze esterne di potentati e condottieri nello stato pontificio » et de « definire/disciplinare le autonomie che città e signori avevano goduto all'interno », consolidant ainsi son propre État, voir les remarques de Giorgio Chittolini, qui souligne comment « il radicamento territoriale del papato era del resto in stretta connessione con quel processo di riaffermazione della sua autorità spirituale », et comment dans un tel contexte « il dominio temporale doveva non solo fornire le risorse necessarie per il governo della chiesa, ma soprattutto costituiva la garanzia della sua autorità

Il faut rappeler à ce propos les critiques soulevées contre la politique du pontife par un curialiste de grande expérience, le Véronais Leonardo Terunda, qui, en novembre 1435, adressa à Eugène IV un mémorial qui dépeignait la situation tragique de l'Église et reconnaissait précisément dans sa richesse les causes principales de tous ses maux : il exhortait par conséquent le pape à renoncer à toute affaire ayant trait à la domination temporelle⁴⁷. Le fait que ces véhémentes recommandations fassent en outre implicitement allusion à la fausseté de la Donation de Constantin – un sujet affronté de façon efficace deux ans plus tôt à Bâle par Nicolas de Cues dans le *De concordantia catholica*, et destiné à être repris en 1440 à Capoue à la cour d'Alphonse d'Aragon par Lorenzo Valla dans son très célèbre opuscule –, démontre combien le thème du rapport entre l'Église et le pouvoir était devenu brûlant au cours de ces années⁴⁸.

Le nouveau portrait d'un pape désintéressé à l'argent dès sa prime jeunesse, mis au point à cette époque par les humanistes, finissait donc par constituer un instrument efficace aussi bien pour répliquer à des critiques du type de celle de Leonardo Terunda, que pour être utilisé dans la vive controverse ouverte à ce propos entre le pontife et le concile de Bâle. Ce second motif apparaît clairement dans les affirmations contenues dans le discours que Pietro del Monte prononça, au nom du pape, au début de l'année 1436, devant le roi d'Angleterre. Pietro del Monte y contestait violemment les décisions prises par le concile qui, par ses nouvelles dispositions à propos des annates, finissait par priver de toute ressource un pape déjà dépouillé à la suite de la révolte des Romains. Parmi les arguments utilisés par le célèbre juriste pour convaincre Henri IV de ne pas adhérer au décret de Bâle, un rôle décisif fut joué par le raisonnement selon lequel il ne subsistait aucun motif de priver de ses entrées un pape si indifférent à l'argent qu'il avait été capable, dès sa jeunesse, de donner aux pauvres toutes ses richesses : un pape, en somme, qui avait un temps donné la preuve de savoir vivre de façon ascétique, « de sorte que nu et pauvre, libéré du poids de bagages encombrants, il puisse suivre le Christ nu »⁴⁹.

spirituale, il fondamento materiale della *libertas ecclesiae* » (G. CHITTOLINI, « Papato, corte di Roma e stati italiani dal tramonto del movimento conciliarista agli inizi del Cinquecento », dans *Il Papato e l'Europa*, éd. G. DE ROSA et G. CRACCO, Soveria Mannelli, 2001, p. 191-217, en part. p. 199).

47. Le texte du mémorial à Eugène IV, envoyé à Niccolò Albergati avec une lettre datée de Florence le 6 novembre 1435, est édité en appendice à F. GAETA, *Lorenzo Valla. Filologia e storia nell'umanesimo italiano*, Naples, 1955, p. 211-228.

48. Cf. M. CONETTI, *L'origine del potere legittimo. Spunti polemici contro la donazione di Costantino da Graziano a Lorenzo Valla*, Parme, 2004, p. 258-267.

49. *Cur enim Romano pontifici ecclesiastici redditus interdici debeant, non videmus. Quid enim mali fecit, in quo erravit? Qui a teneris annis in hanc usque etatem optimus continentissimus integerrimus et ab omni prorsus labe avaricie alienus fuit; qui pecuniam contempsit eamque, cum habuit, in pios usus liberalissime convertit. Omnia bona sua adhuc iuvenis et in seculo constitutus pauperibus erogavit, ut nudum Christum nudus ac pauper abiectis sarcinis expeditius sequeretur. Quid tam sancto pontifici opponi potest? quid egit, ut iure suo sine causa privari debeat?* Cf. *Oratio a me Petro de Monte sedis apostolice protonotario habita ad regem Anglie pro pontifice maximo atque optimo Eugenio*

Au milieu des années 1430, alors même que la polémique sur sa primauté et le conflit à propos des entrées des États de l'Église faisaient fureur, le pape était donc représenté par les intellectuels de son entourage toujours plus comme une figure dotée d'une « sanctissima vita et costumi » dont il n'était pas possible de douter⁵⁰. Il est en outre très probable que parmi les *sarcinae* (le pesant fardeau des choses de ce monde) dont, selon l'image employée par Pietro del Monte, le pape, au moins officiellement, se serait progressivement libéré, ait figuré l'intérêt de jeunesse (quel qu'il ait été) pour les textes des auteurs profanes, ou au moins la condescendance manifestée envers ceux qui les appréciaient. On peut saisir un tel changement dans la dédicace de Lorenzo Valla, mais Lapo da Castiglionchio, dans la préface à sa traduction de Plutarque, l'avait aussi certainement perçue. Reste que, à partir de cette date et en dépit de quelques exceptions significatives, comme la dédicace de la part de Bruni de la traduction de la *Politique* d'Aristote, Eugène IV devait faire comprendre très clairement aux humanistes de son cercle que les études qu'il entendait privilégier devaient concerner principalement le domaine de la littérature patristique et hagiographique et de la poésie sacrée, comme le démontre d'ailleurs l'accueil chaleureux alors réservé à des écrivains et intellectuels comme Giovanni Tortelli et Maffeo Vegio⁵¹.

Comme nous l'avons déjà signalé, les efforts réalisés par la propagande pontificale avaient fini par être contestés au sein même du milieu curial. Les prises de distance à l'égard du portrait officiel d'Eugène y furent aggravées par la circulation souterraine de certaines critiques particulièrement féroces ayant trait au rapport entretenu par le pape avec l'argent. Apparues au moment même de l'aggravation de la situation du pontife à la suite de sa fuite de Rome, ces critiques en vinrent à alimenter autour de la figure du pape un mythe entièrement négatif et inversé par rapport à celui de la propagande promue par la littérature officielle, et qui était destiné à ressurgir avec force au lendemain de la mort d'Eugène. On pense bien sûr, en premier lieu, à ce que Rinuccio da Castiglione pouvait écrire dans la

papa III^e adversus Basilienses, dans Piero da Monte. *Ein Gelehrter und päpstlicher Beamter des 15. Jahrhunderts: Seine Briefsammlung*, éd. et commentaire J. HALLER, Rome, 1941, Beilagen, n° 42, p. 230-241 (en part. p. 239).

50. Vespasiano da Bisticci, *Le Vite*, cit. n. 2, 1, p. 3.

51. Sur cet usage de la culture humaniste, voir en général les travaux de C. Caby cités *supra* n. 4. L'importance du séjour florentin d'Eugène IV sur le développement de l'hagiographie humaniste est soulignée par A. K. FRAZIER, *Possible Lives. Authors and Saints in Renaissance Italy*, New York, 2005, p. 64-79. Un cadre d'ensemble des traductions patristiques offertes à Eugène IV et du contexte dans lequel elles furent réalisées, peut être reconstruit en partant des informations contenues dans les essais et dans les fiches du volume *Umanesimo e Padri della Chiesa. Manoscritti e incunaboli di testi patristici da Francesco Petrarca al primo Cinquecento*, éd. S. GENTILE, [Milan], 1997, p. 57-58, 63-73, 89, 194-199, 207-208, 220-222, 254-259, 262-263. La "conversion" de Maffeo Vegio à la poésie de sujet sacré a lieu en coïncidence avec le passage de l'humaniste de la cour de Filippo Maria Visconti à la curie d'Eugène IV, cf. J. HANKINS, « Introduction » dans Vegio, *Short Epics*, éd. et trad. M. C. J. PUTNAM et J. HANKINS, Cambridge, 2004, p. xxxvi-xlvi.

lettre à Poggio Bracciolini qui accompagnait sa traduction latine des *Lettres* de Diogène le Cynique. Rinuccio y affirmait avoir réalisé ce travail enfermé dans sa maison romaine, tandis que Rome se révoltait contre Eugène à la fin du mois de mai 1434 (*inter hos turbulentos rerum curialium motus ac temerariam papae Eugenii ab urbe fugam, cum omnia hinc inde confusa viderem et quo me verterem nescirem*). La lettre contenait des accusations d'une gravité inouïe : qu'elles aient été présentées au secrétaire apostolique Poggio donne la mesure de la débâcle dans laquelle se trouvait alors la curie. Rinuccio s'élevait en particulier contre « la cupidité malsaine et détestable des choses humaines » qui pénétrait alors non seulement les hommes vivant dans le siècle, mais aussi les clercs et en premier lieu le pontife lui-même : alors qu'il aurait dû donner l'exemple à tous les autres, il était, au contraire, le premier à être littéralement pris de folie, se compromettant à un tel point avec les choses du monde, que plus rien désormais ne semblait en mesure de le ramener à la raison⁵².

On ne s'étonnera donc pas que, aussitôt après la mort du pape, Poggio lui-même se soit chargé de faire circuler ce mythe négatif, aussi bien à travers le jugement féroce porté sur Eugène dans des œuvres comme le *De varietate fortunae* et le *Contra hypocritas*, que dans le portrait du pape, bref mais incisif, qu'il inséra plus tard dans les *Vitae quorundam pontificum*. Dans ce texte, Poggio introduisait une insinuation très lourde de sens à propos de la vénalité du pontife, en affirmant qu'Eugène s'était laissé convaincre par un de ses collaborateurs les plus connus, le cardinal Jean Le Jeune, de la licéité pour le vicaire du Christ de se procurer de l'argent par tous les moyens⁵³. Comme plusieurs sources diplomatiques le confirment, pendant de nombreuses années, Le Jeune en personne avait été, avec le très puissant cardinal camerlingue Ludovico Trevisan, un des conseillers

52. Le passage en question est le suivant : les lettres, affirme Rinuccio, sont envoyées à Poggio, *quem in regendis moribus censorem feci semper severissimum, ut huius canis morsibus et mordere et recensere audentius possis tam insanam ac detestabilem rerum humanarum cupiditatem quae nostris temporibus viget, immo in diem magis augetur, non dico in saecularibus sed in clericis, et maxime, quod a nostra religione est alienissimum, in ipso summo pontifice, qui cum deberet pontem efficere et in contemnendis rebus humanis esse aliis ad exemplum, ipse in his eo prorsus insaniit ut helleborum sit admodum frustra* (LOCKWOOD, « De Rinucio Aretino », cit. n. 6, p. 88). Le portrait d'Eugène qui se dégage de la plume de Rinuccio reflète naturellement certaines accusations soulevées contre le pape dans les milieux conciliaires. Bien qu'il s'agisse d'un document postérieur, voir par exemple à ce propos, dans le *monitorium* contre le pape publié durant l'été 1437 par les Pères de Bâle, le constat amer de la part du concile que celui-là même qui aurait dû le premier suivre les enseignements du Christ les avait en réalité abandonnés : *Sed, quod heu dolentissime ferimus, ille qui primus haec exequi debuerat, quemque & Christi praecepta & canones sacrorum Conciliorum prae caeteris servare oportuerat, immo & ceteros alios horum observantiam efficaciter inducere, nulla unquam monitione, nulla exhortatione induci jam longo tempore potuit* (J. D. MANSI, *Sacrorum Conciliorum nova et amplissima collectio*, vol. XXIX, Venise, 1788, col. 138).

53. *At ita cupidus pecunia fuit, ut etiam nullo quaestu, quamvis turpis, abstineret. Ad id quoque tradent eum cardinalis Morinensis suasionibus impulsus, cum pontifici persuasisset omne lucrum in pontifice honestum esse* (Poggio Bracciolini, *Opera omnia*, éd. R. FUBINI, 4 vol., Turin, 1964-1969, II, p. 556-557). Sur l'attribution des *Vitae* à Poggio cf. C. DA CAPODIMONTE, « Poggio Bracciolini, autore delle anonime "Vitae quorundam pontificum" », *Rivista di storia della Chiesa in Italia*, 14, 1960, p. 27-47.

les plus influents et les plus écoutés d'Euène. Le fait que le pape, assailli par une nécessité chronique de rassembler des ressources financières indispensables à la réalisation de ses objectifs politiques et religieux, ait été aussi sensible à l'opinion de deux prélats connus pour leur désinvolture à l'égard de l'usage de l'argent et pour avoir accumulé entre leurs mains un immense pouvoir, explique la raison pour laquelle il ne fut pas suffisant, pour assoupir les polémiques portant sur cet aspect du pontificat d'Euène, de chercher à résoudre le problème à sa base, en construisant un portrait officiel du pape qui exaltait au contraire la sainteté du jeune Gabriele⁵⁴.

Tel est probablement, en définitive, l'arrière-plan sur lequel naquit également le célèbre *excursus* du *De curiae commodis* de Lapo da Castiglionchio, qui s'interroge sur le point jusqu'auquel l'Église du temps présent pouvait légitimement jouir de la richesse⁵⁵. Cette œuvre, on le sait, fut achevée à Ferrare durant le concile, au cours de l'été 1438. Elle a fait l'objet d'interprétations divergentes de la part de la critique, notamment à propos de la nature des objectifs que Lapo s'était effectivement fixés en dédicaçant le *De curiae commodis* à son protecteur, le cardinal Francesco Condulmer, neveu du pape. Qu'il suffise ici d'observer que, pour ce qui est des pages consacrées au thème de la richesse, la position adoptée par Lapo se situe dans la droite ligne de la position contradictoire et provocatrice qui prenait le contre-pied du chœur d'éloges sur la pauvreté évangélique du pape – un chœur auquel, deux ans plus tôt, alors qu'il dédiait au pape la traduction latine de la *Vie de Solon* de Plutarque, le même humaniste s'était tranquillement associé. Quiconque avait été témoin de la phase initiale du pontificat tourmenté d'Euène pouvait difficilement se méprendre sur les intentions de l'auteur quand il affirmait que, si la pauvreté s'était parfaitement adaptée à l'Église primitive, l'Église des temps nouveaux avait en revanche besoin d'impressionner le monde par sa richesse et sa puissance. Dans un des passages les plus efficaces et vifs de la discussion sur ce problème, l'humaniste florentin faisait en outre remarquer qu'un pape « pauvrement vêtu, avec peu de compagnons, eux aussi couverts de haillons, qui marchait pieds nus ou chevauchant un âne » ne pouvait guère espérer

54. Ludovico Trevisan, passé à l'histoire, y compris en raison d'une tradition historiographique hostile, comme le "cardinal Lucullus" n'a pas besoin d'être présenté (voir le portrait de PASCHINI, *Lodovico cardinal camerlengo*, cit. n. 20), pas plus que le cardinal Jean Le Jeune, dont a récemment été mis en valeur le mécénat culturel et que les sources présentent comme un des personnages les mieux placés pour influencer le pape, un "homme d'autorité", habitué à des résidences somptueuses et à des dépenses sans frein. « Ha lassata una gran roba. Eci chi dice vale più de novantamillia duc(ati); et perché li cantanti sonno presso octantamillia, ha lassato a novantaotto de li soy de casa cento cinquanta de per ciaschuno, el cavallo che cabalcavano et li panni loro », rapportait par exemple l'ambassadeur milanais Nicodemo Tranchadini en septembre 1451, commentant la mort du prélat (cf. désormais M. E. BERTOLDI, A. MANFREDI, « San Lorenzo in Lucina, Jean Le Jeune, Jean Jouffroy. Libri e monumenti tra Italia e Francia a metà del secolo XV », dans *Miscellanea Bibliothecae Apostolicae Vaticanae*, XI, Cité du Vatican, 2004, p. 81-207, citation p. 127).

55. Les pages en question sont largement commentées par l'éditeur le plus récent de l'œuvre, cf. CH. S. CELENZA, *Renaissance Humanism and the Papal Curia: Lapo da Castiglionchio the Younger's « De curiae commodis »*, Ann Arbor, 1999, p. 71-80 (p. 190-218 pour l'*excursus*).

que quiconque aujourd'hui daigne lui adresser la parole. Et le seul fait de penser qu'un homme de ce genre puisse revêtir une charge aussi importante aurait suscité l'hilarité générale⁵⁶. Non seulement de telles remarques devaient certainement avoir un parfum irrévérencieux, s'agissant d'un pape qui, au cours des journées dramatiques de juin 1434, avait fui Rome dans la précipitation et s'était trouvé dans des conditions parfaitement similaires. Mais par ailleurs, en dénonçant les résultats limités de l'effort auquel s'employaient les défenseurs d'Eugène, investis dans la construction, autour du motif de l'humilité et de la pauvreté, de l'image d'un pape enfin proche de l'esprit évangélique, ces remarques cherchaient probablement à mettre en évidence les contradictions flagrantes nées des liens désormais inextricables entre la papauté du xv^e siècle, le pouvoir temporel et la politique des autres États italiens.

Traduction de l'italien par Cécile Caby

56. *Quis enim his temporibus est tam religiosus, tam sanctus, tam a vulgi opinione abhorrens, qui pontificem humili veste, paucis comitibus et iis quidem sordidis et nudis pedibus incedentem vel asello insidentem more priscorum patrum, non dico venerari atque adorare velit, sed adire aut alloqui? Quis qui pontificis nomine et honore dignum putet, qui non risu praetereuntem cavillisque prosequatur?* (*ibid.*, p. 214). Pour une discussion sur ce passage, notamment l'attitude complexe envers la réalité curiale et sa corruption, qui constituent les traits communs entre le texte de Lapo et l'œuvre plus tardive de Benedetto Accolti, cf. R. BLACK, « Benedetto Accolti: A Portrait », dans *Humanism and Creativity in the Renaissance. Essays in Honor of Ronald G. Witt*, éd. Ch. S. CELENZA et K. GOUWENS, Leyde-Boston, 2006, p. 61-83, en part. p. 77-83.